

COMPOSTELLE

CHEMIN VERS
UNE AUTRE VIE



MARC CHALLET

Marc Challet

Compostelle

Chemin vers une autre vie

© Marc Challet, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0112-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Catherine, la sœur :

Samedi, jour de marché. Les gens entrent et sortent de la torréfaction qui vient de rouvrir. Dans cette petite ville de vingt-cinq mille habitants, l'Atelier Café est sur toutes les lèvres. On y vient, attiré par les effluves que l'on perçoit à cinquante mètres en amont et en aval de la boutique, mais aussi et surtout pour rencontrer la nouvelle propriétaire, Catherine, celle qui a fait 800 kms à pied entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Saint-Jacques-de-Compostelle. Déjà, certains habitués se reconnaissent, se disent bonjour, s'embrassent et discutent avec les nouveaux clients, médusés par l'atmosphère qui règne ici et qui se laissent volontiers entraîner dans une discussion joviale et sans arrière-pensée.

Ici, le nectar se déguste comme un plaisir suprême. C'est un arrêt sur image qui fige le bonheur simple de se retrouver, d'échanger, d'espérer, de croire, de vivre une parenthèse de bien-être et d'authenticité telle que le chemin le révèle.

Au fond du magasin, près des tables de dégustation, une ardoise sur laquelle est inscrite à la craie la pensée de la semaine : « *Nous avons deux vies. Et la seconde commence le jour où nous réalisons que nous n'en avons qu'une !* »

*

Marc, le frère :

À 2236 mètres d'altitude, au sommet de Croisse-Baulet qui surplombe mon village et offre l'un des plus beaux panoramas sur la chaîne du Mont-Blanc, j'assiste à cet instant magique où le soleil surgit à l'arrière de l'Aiguille Verte et vient colorer mon visage et les cimes environnantes de ses rayons dorés. Je suis seul et en communion absolue avec la nature. Je pense à toutes les personnes que j'aime, et je me dis que peut-être, le fait de penser à elles va leur permettre de recevoir un peu de ce que je ressens à cet instant, et illuminera ainsi leur journée.

Je repense aux paroles échangées hier soir avec une amie. Elle parlait de changer le monde, et voulait changer de vie.

— Que se passe-t-il sur ce chemin ? Que peut bien apporter le simple fait de marcher ?

— Le chemin ne nous apporte rien. Au contraire, il nous dépouille ! Il arrache, avec ou sans notre accord, le superflu et les artifices qui polluent notre existence, nos relations, nos engagements, nos certitudes. Quand il ne reste plus rien, on le découvre ! Peut-être même qu'on s'en souvient !

— Mais de quoi ?

— Prends tes chaussures de marche et ton sac à dos, et pars !

01

J'ai toujours pensé qu'un projet naissait dans l'imagination. Ce dimanche de janvier 2015, je m'aperçois qu'il peut aussi s'imposer dans ma vie, et comme un invité muni de sa propre intelligence, qu'il est capable de réveiller en moi une exaltation que je ne croyais plus revivre un jour. La chance que j'ai connue autrefois serait-elle de retour ?

Catherine et moi sommes frère et sœur, et nous nous entendons bien. Elle vit à Poitiers, je vis à Cordon, une station village de Haute-Savoie. Pour elle comme pour moi, l'année qui vient de s'écouler n'est pas la meilleure période de notre vie. Professionnellement, ma sœur se débrouille bien. Gérante de sa torréfaction, sa boutique tourne fort et son succès repose sur sa présence et son expérience. Après un mariage qui a tenu dix-huit ans et qui s'est clôturé par un divorce conflictuel ayant duré des années, elle a rebâti une vie à partir de rien. Cela fait maintenant douze ans qu'elle a rencontré celui qu'elle pensait être l'homme de sa vie et avec qui elle se voyait finir ses jours. Mais aujourd'hui, comme un disque rayé, le scénario se reproduit encore et sa vie affective part à nouveau en lambeaux. Ce qu'elle vit ne s'appelle plus une peine de cœur, mais une torture du cœur. Le corps physique tient encore, on se demande comment et pour combien de temps.

D'une nature émotionnelle, elle sait particulièrement s'intéresser à autrui et accorder empathie, soutien et optimisme à celui qui en a besoin. Dotée d'un solide instinct, il lui manque en revanche parfois le recul qui lui permettrait d'analyser et de comprendre les situations. Elle fait souvent passer ses envies et ses besoins après ceux des autres, mécanisme qui ouvre la porte aux sentiments d'ingratitude et de frustration. Piégée dans une vie financièrement correcte, elle déploie une énergie phénoménale lorsqu'elle ouvre la porte de sa boutique pour afficher le sourire que tout le monde lui connaît et pour plaisanter avec les clients. Dynamique jusqu'à 19h, son visage reprend les traits tirés d'une insomnie dès que le rideau est baissé. Commencent alors des soirées au cours

desquelles elle sent la vie s'échapper inexorablement de son corps. Elle se voit encore assise au pied de son canapé, les yeux absents, en train de se balancer d'avant en arrière, et implorant : *S'il vous plait, faites quelque chose ! Je ne tiendrai plus longtemps. Aidez-moi !*

*

De mon côté, c'est le vide affectif, le vide professionnel, et le vide financier. Je suis réflexologue et le nombre de mes consultations ne décolle pas. J'anime parfois des stages de développement personnel, mais je peine souvent à réunir un nombre suffisant de participants. Ce que je gagne couvre à peine mon loyer et je suis constamment à découvert. Mais j'essaie de me rassurer en disant à tout le monde que je dispose du luxe des luxes : j'ai du temps !

Je pourrais appeler cette période le point central du sablier. Ma vie s'est rétrécie pour ne plus laisser passer qu'un mince filet d'énergie, et je m'attends d'un instant à l'autre à entendre Times'up¹ ! Il y a quelques temps encore, cela m'aurait généré des crises d'angoisse. À 40 ans, j'avais atteint les objectifs que je m'étais fixés plus jeune. J'étais amoureux et j'avais construit une vie de famille avec des enfants encore en bas âge. Alors agent immobilier, j'avais une bonne situation financière et je remboursais chaque mois les mensualités de notre appartement. Mes proches me parlaient régulièrement de la chance, omniprésente depuis ma naissance, et j'ai fini par accepter l'idée que la vie m'avait particulièrement gâté. Peut-être même trop ! Si de l'extérieur, tout m'avait réussi, intérieurement en revanche, il me manquait toujours quelque chose. Mon existence répondait parfaitement aux critères sociaux du bonheur, mais j'avais le sentiment que l'essentiel restait à venir.

En 2004, je n'étais pas en Indonésie. Pourtant, à cette époque, un autre tsunami, surnois, a commencé à ravager ma vie. L'attrait pour une existence plus épanouie, plus créative, plus originale aussi, m'a poussé à prendre de mauvaises décisions. La chance qui m'accompagnait jusque-là a brutalement déserté mon existence. J'ai saboté ma vie et depuis je connais la honte de n'avoir jamais su rebondir. Pourquoi avoir désiré les vingt pour cent de bonheur manquants, alors que je possédais déjà les quatre-vingt restants ? Ne dit-on pas que le mieux est l'ennemi du bien ? En 2015, à 52 ans, je vis encore sur les débris de mon passé et je regarde le sablier qui écoule ses derniers grains. Et je n'ai même plus la force d'être angoissé.

À la différence de Catherine, mon système émotionnel est resté atrophié

depuis mon enfance. Un certain nombre de situations m'a incité à ne plus faire confiance à mon ressenti. Privé de cet outil essentiel, j'ai déployé des efforts considérables pour tenter de satisfaire les attentes des autres, sans vraiment y parvenir. Je pouvais toujours penser à moi et concrétiser mes propres désirs, mais cela a toujours été sanctionné par une solitude encore plus pesante. Me réfugiant dans mon mental, seul espace de liberté où mon imaginaire pouvait s'en donner à cœur joie, j'ai préféré comprendre la vie, au lieu de la vivre ! *Va-t-elle débiter un jour ?*

*

25 janvier 2015

Lorsque Catherine m'appelle ce dimanche en fin de journée, sa voix n'est pas comme d'habitude. Contrastant avec le ton monocorde, résigné, et triste d'une femme qui voit sa vie et son avenir tomber en poussière, je surprends un très léger sursaut de joie. Je perçois néanmoins une certaine retenue, comme pour ne pas succomber à un enthousiasme qui pourrait n'être qu'un simple feu de paille.

— Je viens de tomber par hasard sur un film, il faut absolument que tu le voies !

— Ah bon ? C'est quoi ?

— Il s'appelle « *The Way, la route ensemble* » ! C'est avec Martin Sheen. J'adore cet acteur.

— Ça parle de quoi ?

— D'un type, d'un américain, la soixantaine, installé dans une petite vie bourgeoise. Il a un fils avec qui il est un peu brouillé. Il n'a presque plus de nouvelles de sa part, jusqu'à ce coup de fil de la gendarmerie de Saint-Jean-Pied-de-Port dans les Pyrénées où il apprend qu'il est mort lors de son premier jour de pèlerinage sur le chemin de Compostelle. Il part chercher son corps, mais une fois sur place, il prend la décision de faire le chemin.

*

Je ne regarde jamais les films en streaming. Ma connexion est sans doute trop lente, ou alors mon ordi est trop vieux. Il plante tout le temps ! *Les sites de téléchargement ? Pff, on fait comment ? Si je dois prendre un abonnement ou rentrer mes coordonnées, c'est hors de question ! Tiens, c'est un lien ça ? Ah mais c'est en train de charger là ?* Sans même savoir comment j'ai fait, le film est sur mon disque dur en quelques minutes. Je raccroche avec ma sœur en

promettant de lui dire ce que j'en aurai pensé.

*

J'avais déjà entendu parler des gens qui, un beau jour, ressentent un appel. L'appel de la mer, l'appel du désert, l'appel de Dieu ! Je ne regarde plus le film, je regarde ma vie en superposition du film. À plusieurs reprises, des émotions me montent aux yeux et martèlent mon cerveau. Je ne le sais pas encore, mais il se passe quelque chose. Une scène en particulier fait vibrer chacune de mes cellules, le moment où il franchit la passerelle du départ. D'un coup, je me redresse du canapé, et me surprends alors à pointer l'écran du doigt : « *Ça ! Ça, c'est pour moi !* » Finalement, je crois que je n'ai jamais eu à prendre la décision de partir. C'était écrit !

*

Le générique de fin est encore en train de défiler. Debout dans mon appartement, je suis comme un fou. Je vais, je viens, je ne pourrai pas dormir cette nuit, c'est sûr ! Je suis... réveillé !

— On part quand ? lui ai-je envoyé par texto.

Elle bondit sur son téléphone et m'appelle.

— Attends, ce serait dingue !

— Je suis très sérieux ! On le fait ?

— Mais... et combien de temps il faudrait prévoir ?

— Il y a 800 kms, je ne sais pas, entre quatre et cinq semaines. Et prévoir un ou deux jours avant pour préparer le départ et idem au retour avant de reprendre le travail.

— Ah bon, alors c'est mort, laisse tomber ! M'absenter de la boutique une semaine, passe encore, je peux m'organiser, mais au-delà, c'est impossible. Il n'y a que moi qui sais torréfier et je torréfie une à deux fois par semaine, donc non, c'est raté !

Pourtant, la nuit suivante, dans le silence de l'obscurité, alors que le sommeil avait définitivement décidé de rester à l'écart, elle s'entend penser : « *Bon, quel volume représentent cinq semaines de consommation de café ? Ah oui, quand même ! Ok ! Et si je les torréfie à l'avance, est-ce que tout peut tenir dans la réserve ? Où pourrais-je mettre le surplus ?* » Et chaque question trouvait immédiatement sa réponse. Elle ne s'était pas encore rendu compte qu'elle avait déjà répondu à la première : « *Oui, je le fais ! Je pars !* »

Le lendemain, elle annonce à un fournisseur qu'elle passera peut-être prochainement une commande plus importante. Elle aura sans doute besoin de prévoir un peu de stock pour pallier une absence. Contre toute attente, il lui explique qu'il est aussi en mesure d'assurer la torréfaction et qu'il peut très bien lui livrer le café déjà torréfié. Elle réalise que c'est peut-être encore plus simple qu'elle ne l'avait imaginé.

Il fallait ensuite prévoir le paiement anticipé des factures, le salaire du personnel... Les fournisseurs la rassurèrent. Ils la connaissaient bien et les factures attendraient qu'elle rentre. Quant au comptable, il lui indiqua qu'il suffisait de lui donner les consignes et le personnel serait payé comme à l'habitude.

Restait un dernier point et non des moindres, l'annoncer à son associé, qui n'était autre que son conjoint, ou ex-conjoint, ou... celui avec qui ça ne se passait plus très bien depuis des mois. Très compréhensif, il admit que la situation entre eux ces derniers mois avait été difficile à vivre et qu'un éloignement de quelques semaines pourrait être salutaire pour tous les deux. S'il n'y avait pas à torréfier, il pouvait s'occuper du reste. Elle pouvait partir et prendre tout le temps nécessaire. La dernière résistance venait de tomber.

— Euh... Marc ? Je crois que ça va être possible !

— Sérieux ? C'est décidé alors, on le fait ?

— On le fait !

— Ha ha... alors... tope là !

La machine à broyer les obstacles était désormais en marche !

*

En ce qui me concerne, c'était bien sûr beaucoup plus simple de m'octroyer ces cinq semaines dans mon agenda. Je pense que même si j'avais été salarié d'une entreprise, j'aurais soit négocié un congé exceptionnel, soit planté ma démission. Cette aventure ne m'échapperait pas ! J'avais juste un problème de taille, le budget ! Les prix en Espagne sont moins élevés qu'en France, mais tout de même, d'après mes calculs, et sans faire aucun excès, il me fallait environ mille euros pour tout boucler. Rejoindre les Pyrénées en voiture après avoir fait un gros crochet par Poitiers ; faire le chemin, c'est-à-dire plus d'un mois d'hébergement et de nourriture ; puis revenir de Saint Jacques, et traverser la France à nouveau. Quand, depuis des années, vous regardez chaque dépense à dix euros près, sans jamais faire d'extra, trouver mille euros constitue déjà un premier défi. Tant pis, je vais sans doute creuser un peu plus mon découvert,

mais je commence à m'acheter mon équipement, sac à dos, chaussures, duvet, serviette de bain « qu'essuie rien mais qui sèche vite »...

C'est alors que je reçois l'appel d'une inconnue. Elle a trouvé mes coordonnées sur internet. Ils sont un groupe de six personnes, toutes intéressées par un séminaire sur l'ennéagramme des personnalités.

— Seriez-vous disponible pour animer un week-end ?

— Nous allons trouver. Avez-vous une date qui conviendrait à tout le monde ?

— Oui, un week-end d'avril.

Soit deux semaines avant notre départ prévu le 7 mai.

— Parfait ! Et où cela doit-il avoir lieu ?

— À Domancy, près de Sallanches !

Je me serais déplacé même à l'autre bout de la France ! Domancy ! À 7 kms de chez moi ! Un peu plus de mille euros obtenus en un week-end grâce à ce stage tombé du ciel !

*

Les trois mois précédant le départ furent consacrés à notre entraînement physique et à la préparation de notre équipement. À cette époque, nous nous appelions tous les jours. Tout excités à l'idée de partir, nous affinions nos préparatifs et parlions d'un tas de petits détails.

— Il va falloir qu'on pense à se procurer nos crédenciales², lui dis-je.

— Ah non, plus la peine ! Tu sais quoi ? J'ai un client qui vient tous les samedis prendre son café. Nous avons commencé à discuter et quand je lui ai dit que je partais faire le chemin de Compostelle, il a rigolé, et s'est présenté. C'est le président de l'Association des Amis de Saint Jacques de la Vienne ! Il va me les amener samedi prochain, nos crédenciales !

— Alors ça ! Si c'est pas un signe. C'est génial !

— Oui, c'est incroyable ! Tout vient à nous ! À propos, j'ai fait des achats aujourd'hui, je me suis trouvé un sac à dos, je t'envoie la photo.

— J'ai acheté le mien il y a quelques jours. Je le prends en photo et je te l'envoie aussi.

Ébahis ! Sans nous concerter, nous nous rendons compte que nous avons acheté tous les deux le même sac à dos, même marque, même couleur, même litrage. Parmi la myriade de modèles proposés dans les magasins, combien de chances avions-nous de choisir le même ?

— Et je me suis trouvé une capeline, en cas de pluie, me dit-elle.